

TADEUSZ KOWALSKI

### Les éléments ethniques turcs de la Dobroudja <sup>1)</sup>.

Je tiens tout d'abord à expliquer pourquoi je traite pour la seconde fois, au Congrès International des Orientalistes, du problème des Turcs des Balkans. Je le fais dans l'espoir que la science européenne s'occupera enfin de ces groupes ethniques peu nombreux mais extrêmement intéressants; ils disparaissent avec une rapidité terrifiante, par suite de quoi l'étude de leurs propriétés doit être faite dans le plus bref délai possible.

Certains éléments turcs de la Dobroudja, dont je veux parler ici, auront cessé d'exister dans deux ou trois ans et seront irrémédiablement perdus comme matériel d'études. La convention d'émigration <sup>2)</sup>, conclue en 1936 entre les gouvernements de Roumanie et de Turquie, en est la cause immédiate; elle prévoit, pour une période de cinq ans, l'exportation annuelle de quinze mille Turcs de Dobroudja en Turquie. Cette convention propagée avec une très grande énergie à l'aide de la presse turque locale <sup>3)</sup>, des instituteurs et d'émissaires, fait que des villages entiers changent d'indigénat, vendent leurs propriétés et passent en Turquie. Dans bien des localités, no-

<sup>1)</sup> Communication présentée le 6 septembre 1938 dans la section de l'Asie Centrale du XX-ème Congrès International des Orientalistes à Bruxelles.

<sup>2)</sup> Le texte roumain de cette convention, signée par le ministre plénipotentiaire de la Turquie, M. Suphi Tauriöer, et le ministre des finances de la Roumanie, M. Mircea Cancicov, a été publié dans le n° 10 du *Monitorul Oficial* du 14 janvier 1937.

<sup>3)</sup> Les principaux journaux turcs de la Dobroudja sont: *Çardak* paraissant à Silistra, *Türk birliđi* paraissant à Bazargic (Pazardžik), *Deli Orman* (Silistra) et *Yıldırım* (Bazargic).

tamment près de la frontière bulgare, où, il y a un an, on n'entendait presque exclusivement que la langue turque, il n'y a plus un seul Turc aujourd'hui. Il suffit de traverser, ne serait-ce qu'une partie de la Dobroudja occidentale, avec en mains l'excellente *Carte ethnographique de la Nouvelle Dobroudja Roumaine* de St. Romansky (Sofia 1915), pour constater la rapidité avec laquelle l'élément turc disparaît. Pourtant il s'agit ici de territoires presque entièrement turcs encore assez récemment, colonisés partiellement à une époque qui précède de beaucoup la création de l'empire Ottoman et les conquêtes politiques des Turcs dans les Balkans.

On pourrait me remontrer ici que l'émigration ne détruit pas l'élément qu'elle englobe et que les émigrés peuvent être aussi l'objet de recherches dans leur nouvelle patrie. L'expérience nous apprend qu'il en est tout autrement.

Tout d'abord, l'émigration détruit les monuments de la culture matérielle. Les émigrants turcs n'emportent avec eux que le strict nécessaire; ils vendent ou abandonnent tout ce qui a été accumulé, parfois par de nombreuses générations, dans leurs demeures. Les maisons abandonnées, qui constituent souvent de curieux exemples de la construction rurale turque, tombent en ruines; il en est de même des mosquées, des couvents, des bains publics, des tombeaux, des cimetières, des pierres tombales etc., qui, privés de soins, disparaissent avec les inscriptions qui les ornent et les traditions qui s'y rattachent. On voit ainsi s'abîmer, à côté des meubles et des ustensiles de ménage, les produits auxquels les émigrants n'attachent pas d'importance et qu'ils laissent en tas avec les objets inutiles.

Le village qui émigre se disperse généralement dans la nouvelle patrie. Il ne peut donc être question de recréer l'ensemble sociologique. Souvent, transportés dans un milieu géographique et ethnique tout à fait différent, les émigrants tendent, il est vrai, poussés par l'habitude, à continuer leurs traditions dans le domaine de la construction, de l'agriculture, de l'élevage, du costume, des coutumes etc.; mais très vite, ils n'opposent plus aucune résistance aux nouvelles conditions naturelles et subissent l'influence du nouveau milieu ethnique. La

culture technique se modifie inévitablement, les anciens éléments disparaissent, cédant la place aux nouveaux. L'ancien folklore, lié à un haut degré au milieu abandonné, se perd dans l'oubli. La première génération conserve encore son dialecte—bien que déjà altéré par des emprunts étrangers; cependant dès la seconde génération, sous l'influence de la population locale, de l'école et du service militaire, ce dialecte disparaît et se mêle à celui que parle l'entourage.

Les sectes religieuses, si caractéristiques pour les Turcs des Balkans, qui se développaient tout à fait librement, prenant appui sur les congrégations religieuses actives jusqu'à aujourd'hui et les pèlerinages périodiques aux lieux du culte des saints locaux, sont également en voie de disparaître rapidement. La république turque moderne, désireuse de laïciser le pays, et qui réprime sévèrement tout symptôme d'exubérance religieuse, ne présente pas de conditions favorables aux sectes musulmanes.

En considérant tout ce qui précède, nous devons constater que l'émigration des Turcs des Balkans provoque en effet la rupture du fil de la tradition, sans parler de la destruction de toute une série d'objets matériels, laquelle s'y rattache inévitablement. D'où la nécessité pour la science de mettre à l'abri du désastre tout ce qui peut encore être sauvé<sup>1)</sup>.

Désirant aider—ne serait-ce que pour une petite part — à remplir cette tâche, j'ai fait l'année passée une excursion dialectologique en Roumanie méridionale, excursion dont je veux présenter ici brièvement les résultats<sup>2)</sup>.

Au point de vue territorial, mes recherches se relient étroitement à mon précédent voyage dialectologique en Bulgarie nord-est, dont j'ai donné le compte-rendu au XVIII-e Congrès International des Orientalistes à Leyde. J'ai opéré mes

---

<sup>1)</sup> Cfr. Fr. Babinger, *Quelques problèmes d'études islamiques dans le sud-est européen*, extrait de la revue *L'Europe Orientale*, Nr 3—4, VII année, 1937.

<sup>2)</sup> Cfr. mon court *Compte-rendu de l'excursion dialectologique en Dobroudja*, dans le *Bulletin de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres*, Cracovie 1938, séance du 15 février 1938.

recherches en Dobroudja, c.-à-d. en Roumanie méridionale, sur le territoire qui s'étend entre le bas Danube, la frontière bulgare et le bord de la Mer Noire et qui comprend quatre préfectures: Durostor, Caliacra, Constanța et Tulcea. Les deux premières forment ce qu'on appelle „la nouvelle Dobroudja roumaine”, laquelle ne fut annexée à la Roumanie qu'en 1913, lors de la paix de Bucarest. A l'exception de la partie située le plus à l'ouest, prolongement du Déli-Ormane bulgare, légèrement vallonnée, la Dobroudja entière se présente comme un grand steppe plat, sans grandes forêts ni coteaux éminents.

La population de la Dobroudja se compose pour une grande part, encore aujourd'hui, d'éléments turcs. Nous ne possédons point de dates statistiques précises de ces dernières années, cependant l'on peut admettre avec beaucoup de vraisemblance, qu'en 1937, la population parlant les dialectes turcs atteignait encore le chiffre de 200.000. En dehors de la Dobroudja, les éléments turcs n'apparaissent en Roumanie qu'en Bessarabie, sous l'aspect de nombreuses agglomérations gagaouzes.

La population turque de la Dobroudja se divise en plusieurs groupes distincts dont nous nous occuperons ici à tour de rôle. Les Turcs du Déli-Ormane constituent le groupe situé le plus à l'ouest. Ils ne diffèrent en rien des habitants du Déli-Ormane bulgare, dont il est largement question dans mon travail: *Les Turcs et la langue turque de la Bulgarie du Nord-Est*, Cracovie 1933. Les villages Turksmil et Kurtbunar constituent la frontière occidentale et orientale du Déli-Ormane roumain, tandis que le grand et riche village Akkadylnar en est le centre. Sur sa carte ethnographique, Romansky indique pour ce territoire plus de 80 villages ayant une grande majorité turque, dont une quantité presque entièrement turcs. Ainsi qu'on l'a remarqué précédemment, les relations ethnographiques de ces contrées ont subi de grands changements en ces derniers temps. Les villages entièrement turcs se groupent tout près de la frontière bulgare, tandis qu'au fur et à mesure qu'on se rapproche du Danube, la quantité de bourgs bulgares s'accroît. Des Turcs déliormaniens typiques, larges d'épaules, grands, d'une constitution parfois athlétique, composent la

population turque de ces localités. Ils ont encore assez bien conservé leur costume populaire, aux pantalons froncés caractéristiques, avec la large ceinture en laine, ordinairement rouge, et le grand turban de formes et de couleurs diverses.

Le dialecte de l'endroit est en principe le même que celui des Turcs d'en deçà de la frontière bulgare. Ce qui nous frappe tout de suite, c'est la forme du temps présent en *-îer* au lieu de *-îor*, ainsi *geliîerim, geliîersin, geliîeri*, avec la terminaison vocale caractéristique à la 3-ème personne du singulier, puis la prononciation de la diphtongue *ej* comme *i*, ainsi *Ûsin* au lieu de *Hüseîn, mîxor* 'buveur de vin' au lieu de *meîxor*, enfin l'affaiblissement de *r* devant une consonne: *va'dy* 'il est allé' au lieu de *vardy* etc.

Au point de vue confessionnel, les Turcs du Déli-Ormane roumain se divisent en deux groupes: les sunnites et les Kyzylbaş. Bien qu'il n'y ait entre eux aucune différence essentielle ni dans le type anthropologique, ni dans le dialecte, ni dans le costume, la religion constitue cependant un tel abîme que les deux groupes se tiennent à part, ne se marient pas entre eux, n'entretiennent aucune proche relation.

Dans mon travail cité précédemment sur les Turcs dans la Bulgarie du Nord-Est, je disais avec précaution (p. 10) que „les sectateurs musulmans du Déli-Ormane, dits Aliyans ou Kyzylbaş, semblent être en rapports étroits avec le mouvement bektachite”; aujourd'hui je peux affirmer en toute certitude que la majorité des Kyzylbaş pratique la doctrine bektachite et appartient à sa branche roumélienne, appelée par eux-mêmes *tarik-i nâznin*. Ils considèrent comme présentant l'aspect le plus pur du bektachisme l'enseignement d'Otman Baba, mystique du XV-e siècle et dont le tombeau se trouve, selon leur indication, près du village Paşa-köj, au sud de Chaskovo, dans le Sud-Est de la Bulgarie.

Grâce à la connaissance que je fis d'un „hodja” intelligent, Rüstem Belber du village Karalar, je pus recueillir une série d'informations authentiques sur les Kyzylbaş déliormaniens, leur répartition locale et leurs lieux de pèlerinage. Hodja Rüstem appelait le groupe auquel il appartenait: *Otman Baba kolu* et désignait par les appellations *Bektaşiler* et *Çelebiler* les au-

tres branches du bektachisme, représentées parmi les Kyzylbaş du Déli-Ormane. Ils s'appellent aussi eux-mêmes *ehl-i bâtin*, par opposition aux sunnites qu'ils appellent *ehl-i zâhir*, *münkirler* ou *jezidler*.

Les Kyzylbaş sont de vrais chiïtes; nous le voyons d'après leur profession de foi, *Lā ilāha illā 'llāh Muḥammad rasūlu 'llāh Ali velīju 'llāh* „il n'y a point de dieu en dehors d'Allah, Mohammed est l'envoyé d'Allah, Ali est le saint d'Allah”, et la position centrale qu'occupe dans leurs croyances et leur culte le personnage d'Ali. Ainsi qu'il en est chez tous les partisans des doctrines mystiques, leur religiosité est avant tout émotionnelle. Ils méprisent nettement le côté rituel de l'islam. Ils ne vont pas à la mosquée et n'en construisent pas dans leurs villages. Ils se réunissent, par contre, deux fois par semaine, les jeudis et dimanches soir, hommes et femmes ensemble, en des assemblées, *sohbet* ou *žem'ïet*, dans des maisons particulières; là, sous la direction d'un guide *rahnumā*, ils prient, chantent des chants religieux, nommés *nefes* ou *ilāhī* et discutent sur des questions de foi. Au cours de ces réunions ils boivent du vin et de l'eau de vie, mais jamais au point de s'enivrer. L'alcool ne doit servir qu'à réchauffer l'atmosphère et à renforcer les sentiments d'amitié qui unissent les membres réunis. Les assemblées doivent avoir lieu dans la plus grande concentration et, suivant l'assurance de mon informateur, il ne s'y produit jamais le moindre manque à la pudeur, encore moins à la moralité, méfaits dont les sunnites, ennemis des Kyzylbaş, les accusent.

Ils jeûnent pendant les douze premiers jours du mois *moḥarrem*, en souvenir du martyr de Hasan et de Husejn fils d'Ali, tués à Kerbela. Ils n'admettent pas les pèlerinages à la Mecque; ils ont, par contre, en usage de se rendre deux fois par an à leurs lieux de pardon *ziaretg'ahlar*, qui sont en général les tombeaux de leurs saints. Ils ne mangent pas de viande de porc ni de lièvre, mais n'estiment pas que l'usage des boissons alcooliques soit interdit. Les femmes ne se voilent point le visage en présence d'hommes étrangers, Kyzylbaş ou chrétiens, et s'entretiennent avec eux librement; par contre, en présence des Turcs sunnites, elles mettent un voile sur leur

visage et endossent le même vêtement que les femmes turques sunnites<sup>1)</sup>.

Bien qu'estimant leur doctrine comme étant la meilleure, ils se distinguent par une grande tolérance à l'égard des autres confessions, particulièrement à l'égard du christianisme. J'ai observé bien des fois, aussi bien en Asie Mineure que dans les pays balkaniques, que, s'étant assurés, qu'ils avaient affaire à un chrétien, les Kyzylbaş montrent vis-à-vis de l'étranger une hospitalité toute cordiale. Il est beaucoup plus facile d'entretenir des relations avec eux qu'avec les paysans sunnites, car il n'y a point ici séparation des sexes laquelle provoque, surtout chez les gens simples, toute une série de susceptibilités. De plus, on remarque chez eux une conception humanitaire très bonne, le désir d'aider son prochain en toute occasion, même s'il s'agit d'un étranger. Les Kyzylbaş sont solidaires et serviables entre eux. Le niveau de leur éducation est en général assez bas, ce sont surtout des agriculteurs; ceux qui, peu nombreux, ont été à l'école roumaine et se sont consacrés à l'administration ou à l'enseignement, perdent tout contact vivant avec les questions religieuses. On rencontre assez rarement des „hodjas” instruits connaissant mieux les traditions bektachites, transmises oralement de génération en génération. Je n'ai point trouvé de monuments manuscrits chez les Kyzylbaş roumains; par contre, j'ai vu chez eux des publications nouvelles sur le bektachisme, éditées à Constantinople, entre autres *Bektaşî şairleri* de Sadettin Nüzhet (Istanbul 1930), d'où ils tirent la connaissance de la poésie bektachite, par ex. des *nefesler* du récent poète Edip Harabi (1853—1915/16).

Par suite de l'annexion de ce qu'on appelle la „nouvelle Dobroudja” à la Roumanie, le territoire des Kyzylbaş s'est trouvé divisé par la frontière en deux parties: la bulgare et la roumaine, qui ne peuvent communiquer entre elles que très difficilement.

<sup>1)</sup> Je n'ai donné ici que des renseignements obtenus pendant mon court séjour parmi les Kyzylbaş d'Akkadyklar et de Karalar, sans me référer à la littérature imprimée du sujet, qui est assez vaste. On devrait surtout citer l'important ouvrage de M. Besim Atalay: *Bektaşilik ve edebiyatı*, Istanbul 1340.

Suivant les informations recueillies sur place, le nombre des Kyzylbaş en territoire roumain est actuellement d'environ 1500, répartis dans 15 villages. En Bulgarie leur nombre semble être encore inférieur. Ce groupe si curieux, qui diminue chaque année, disparaîtra sans aucun doute entièrement dans quelques années, par cela même il deviendra impossible de l'étudier facilement, d'une manière qui ne nécessite pas un voyage coûteux et dangereux.

Une enquête m'a permis d'établir les noms de toutes les agglomérations de Kyzylbaş, aussi bien en Roumanie qu'en Bulgarie, ainsi que les lieux de leurs pèlerinages<sup>1)</sup>. Le plus connu est le tombeau et le couvent abandonné de Demir Baba, non loin de la petite ville de Kemanlar, sur lequel nous possédons le travail de M. Fr. Babinger, *Das Bektaschi-Kloster Demir Baba*, MSOS, II. Abt. XXXIV, 1931; puis Ak lazyly Baba tek'esi, c'est-à-dire le couvent du saint Ak lazyly Baba, appelé aussi Batovatek'esi, dans le village de Teke, à l'ouest de Balčik près du bord de la Mer Noire, décrit d'une si pittoresque façon par le voyageur turc Evlija Čelebi (*Sejāhot-nāme* III 349 et suiv.).

Ainsi que je l'ai déjà démontré dans le travail cité sur les Turcs en Bulgarie, les dialectes turcs du Déli-Ormane sont très proches des gagaouzes, de sorte que je proposais de les comprendre sous la dénomination commune de „turc danubien”. Selon toute vraisemblance, ces deux groupes: les Turcs déliormaniens et les Gagaouzes sont un reste d'une émigration turque antérieure à la conquête des territoires balkaniques par les Ottomans, avec cette différence que s'il faut, à ce qu'il semble, compter les Turcs déliormaniens parmi ceux qui émigrèrent au temps des Seldjoukides, par contre les Gagaouzes sont un reste des éléments turcs venus du Nord, d'au-delà du Danube. Un long voisinage avec les Turcs osmanlis, venus plus tard, et l'influence de nivellement de leur langue ont pu provoquer la ressemblance linguistique des deux groupes. Quoi qu'il en soit, il faut fortement souligner le fait, déjà signalé par Moškov dans son précieux travail sur les Turcs des Balkans<sup>2)</sup>, publié dans

<sup>1)</sup> On les trouve énumérés en détail dans mon compte-rendu cité précédemment.

<sup>2)</sup> Турецкія племена на Балканскомъ полуостровѣ.

Извѣстія Имп. Русскаго Географическаго Общества XL (1904), p. 403/4, que les principales agglomérations des Turcs dans les Balkans ne sont point situées dans les localités les plus rapprochées de l'Asie Mineure, mais sur le Danube, justement dans le Déli-Ormane et les territoires y attenant.

A mesure que l'on se rapproche de la Mer Noire, on rencontre de plus en plus souvent des bourgades tatares. Elles résultent en majeure partie de l'émigration tardive des territoires tatares occupés par la Russie, notamment de la Crimée et des steppes nogaiens. La statistique de 1850, que Romansky mentionne (*Carte ethnographique de la nouvelle Dobroudja roumaine*, p. 26) donne le chiffre de 2.225 familles Tatares dans toute la Dobroudja. Il n'y avait, à ce moment-là, pas une seule famille tatar dans les districts de Pazarjik et de Balčik. Or, on sait qu'aujourd'hui des quartiers entièrement tatares existent justement dans ces localités; de plus, des villages presque entièrement tatares se trouvent dans les environs. Cependant, il serait erroné de penser que la Dobroudja n'ait obtenu une population tatar qu'au cours de ces dernières années. Les comptes-rendus de voyageurs de diverses époques prouvent que les bourgades tatares existaient depuis longtemps en Dobroudja. Ainsi, par ex. Evlija Čelebi parle de la colonisation de la Dobroudja après qu'elle fut conquise par le sultan Bayezid I (1389—1402) avec l'aide de Turcs et de Tatares d'Anatolie (*Sejāhat-nāme* III 357). C'est d'eux que descendraient ceux qu'on appelle les *Čitaq*; leur langue bizarre, qu'un Turc osmanli ne comprend pas toujours, est citée par Evlija à la page 358 du tome III de son voyage; malheureusement, les spécimens qu'il en donne ont été fortement altérés dans l'édition imprimée.

Certains détails de phonétique et de lexicographie que nous pouvons observer dans ces spécimens, se relient à des faits linguistiques rencontrés encore aujourd'hui dans ces parages. Par ex. *qātaiq* (de l'arabe *ḥalā'iq*) 'une esclave' témoigne de la prononciation de  $\chi$  à l'initiale des mots empruntés à la langue arabe et persane comme *q*, ce qui est encore aujourd'hui une propriété caractéristique tatar en Dobroudja: *qābār* 'la

nouvelle' (de l'arabe *habar*), *qatq* 'le peuple' (de l'arabe *halq*), *qorlyq* 'abaissement, humiliation' (du pers. *hor*) etc.<sup>1)</sup>. Le *napajyn* 'que dois-je faire?', mentionné par Evlija, rappelle la contraction fréquente en gagaouze de *ne ĭap* en *näp*, par ex. *'näpsyn* 'que doit-il faire?' (Moškov, *Образцы* X 13,9), *'näpsynnar* 'que doivent-ils faire?' (ibid. 152, 4), *'näbardyn* de *ne ĭapardyn* 'que faisais-tu?' (ibid. 151, 21). Le mot *čalma*, étranger à Evlija dans le sens de *saryq* 'turban', est employé encore aujourd'hui dans le Déli-Ormane (cf. K. Jireček, *Das Fürstentum Bulgarien*, 137).

En vue d'établir quels sont les éléments tatars de date récente et ceux qui sont la continuation de l'ancienne colonisation, il faudrait se baser sur des études ethnographiques et historiques détaillées. Il faudrait se servir ici de la méthode éliminatoire, en mettant tout d'abord de côté les villages quant auxquels nous avons l'entière certitude qu'ils sont de date récente. Les inscriptions officielles des administrations locales et les informations des anciens voyageurs et investigateurs, tels que Kanitz et Jireček, pourraient ici nous fournir les données nécessaires. Autant que j'ai pu m'orienter au cours de mon voyage, lequel portait plutôt un caractère d'information générale, on peut distinguer, parmi les Tatars de la Dobroudja, trois groupes linguistiques: 1° les Tatars ayant subi l'influence osmanli, 2° ceux qui se servent des dialectes de la Crimée intérieure, 3° ceux qui parlent le dialecte nogaïen (*qara noğaj sïvesi*), très proche du kirghize.

C'est surtout dans les grandes villes que nous rencontrons des Tatars ayant subi l'influence osmanli. Notamment dans le quartier dit tatar de Balçik, au bord de la Mer Noire, on peut en trouver qui sont presque entièrement osmanisés. Il est difficile de dire si cela ne se produisit que lors de leur établissement en Dobroudja, ou si nous avons affaire aux descendants des émigrants des bords de Crimée, depuis longtemps soumis aux influences osmanlis. Étant donné que les relations entre les Tatars et les Turcs sont vivantes et que les manuels, employés aussi bien dans l'enseignement élémentaire que supé-

<sup>1)</sup> Cfr. Saadet Is'haki. *Çora batır*, Cracovie 1935, 1.

rieur, viennent de Turquie, l'influence osmanli se fait sentir également parmi les Tatares qui ont encore relativement bien conservé leur langue et leurs traditions.

Les villages qui se servent des dialectes de la Crimée intérieure, avec cependant certaines différences d'origine locale, se groupent dans les districts de Constanța et de Tulcea. M<sup>me</sup> Saadet Is'haki Šakir a publié récemment, dans les Travaux de la Commission Orientaliste de l'Académie Polonaise des Sciences et des Lettres, un assez grand texte en prose du village Azaplar (actuellement Tatarul, env. 42 km. au sud-ouest de Constanța). Auparavant, M. I. Dumitrescu présenta, dans de nombreux articles publiés dans la revue *Analele Dobrogei*, années 1920 — 1929, de petits spécimens du village Pervelia (actuellement Moșneni, env. 30 km. au sud de Constanța). Ces dialectes possèdent les propriétés caractéristiques du groupe turc septentrional, aussi bien dans le domaine de la phonétique que de la morphologie et du lexique. On peut considérer comme très frappantes les propriétés phonétiques suivantes: 1° *b* est particulièrement dur à l'initiale devant l' *i* qui le suit, p. ex. *bîr* 'un', *bîz* 'nous'; 2° à l'initiale *t* et *k* sont fréquents, là où le groupe méridional des langues turques a *d* et *g*, p. ex. *turmaq* (osm. *durmaq*) 'être debout', *tüjâ* (osm. *dävâ*) 'chameau'; 3° le passage de *i* initial en *ž*, p. ex. *žarašmaz* 'ne convient pas', *žariq* 'lumière, reflet', cependant pas toujours d'une façon conséquente, car nous avons aussi *ĩildiz* 'étoile', *ĩaxsĩ* 'bon'; 4° le passage de *x* initial en *q*, p. ex. *Tatar qalqĩ* 'le peuple tatar', *qor* 'humilié, abaissé', *qâbâr* 'nouvelle'; 5° disparition de *h* à l'initiale, p. ex. *ârkâs* 'chacun', *aqli* (de l'arabe *ħaq*) 'qui a raison', *eš* (du pers. *hič*) 'du tout'; 6° le passage de *f* en *p* dans les mots empruntés, p. ex. *pursat* (de l'arabe *furšat*) 'occasion', *žapar* (de l'arabe *žafar*) 'nom propre Ğa-far'; 7° le fréquent passage de *ɣ* à la fin de la syllabe en *u*, p. ex. *tuŷan* (osm. *doɣan*) 'né', *taŷa* (osm. *daɣa*) 'à la montagne'.

En morphologie, voici quelles sont les propriétés caractéristiques de ce dialecte: 1° le datif terminé en *-ga*, *-ɣa*, *-qa*, *-gâ*, *-kâ*; 2° l'accusatif en *-nĩ*, *-ni*, *-nu*, *-nũ*, également après les consonnes; 3° le participe en *-gan*, *-ɣan*, *-qan*, *-gân*, *-kâni*

4° le pronom personnel de la 1-ère personne du singulier *män*, avec au datif *maγa*; 5° le suffixe pronominal prédicatif de la 1-ère pers. du sg. *-man*, *-män*, p. ex. *Ta'tarman* 'je suis Tataré'; 6° le présent en *-a*, *-ä*, p. ex. *eš'tämän* 'j'entends', *bara* 'il va', *kö'rämiz* 'nous voyons'. Dans les thèmes terminés par *-a*, *-ä* la troisième personne du sg. ne se termine pas en *-aγa*, *-äγä* mais en *-aγ* (*-iγ*), *-äγ*, *-eγ*, *-iγ*, p. ex. *doγanmaγ* 'il ne résiste pas', *töz-miγ* 'il ne supporte pas', *inniγ* 'il gémit'; 7° le gérondif copulatif en *-p* après une voyelle apparaît sans l'élément vocalique, par ex. *dep* 'en disant', *qarap* 'en regardant'; 8° la postposition *-man* *-män* dans le sens de *ile*.

Les traditions populaires sont en général bien conservées parmi les Tatars originaires de Crimée et le folklore se distingue par une grande richesse. Les restes de poésie épique, dont nous trouvons des exemples dans le travail cité précédemment de M<sup>me</sup> Saadet Is'haki Šakir sur le héros Čora Batır, méritent une attention particulière. Des propriétés archaïques de forme, entre autres une allitération parfaitement développée, nous frappent dans la poésie épique ainsi que dans d'autres domaines comme par ex. les proverbes en vers (*žirli atalar sözü*) et les devinettes (*tapmaša*). Citons par ex. un proverbe comme *žüräk žolu žutuqtan gäsär* 'le chemin du coeur passe par le gosier' ou une devinette comme *aγla aγzında aγ tana—a'rümän dep maqtana* 'à l'entrée de la cour un veau blanc se vante d'être propre' qui a pour solution *tiš* 'les dents'.

La population de quelques villages au nord de Constanța—on me cita Kanara, Kožali, Kara Murad et Müslü—parle le dialecte des Nogaiens „noirs” (*qara Noγaγ šiväsi*). Des spécimens de ce dialecte, notés sous la dictée d'un habitant de Kanara, analysés de près, prouvent qu'il s'agit ici d'un dialecte très proche du kirghiz. Voici ce qui frappe en particulier: 1° passage du turc commun *š* en *s*: *aγalasip* 's'étant rencontrés', *pskän* 'cuit' (osm. *pišän*), *doustu* 'il se battait avec les autres' (osm. *dövüštü*), *tskän* 'tombé' (osm. *düşän*); 2° génitif en *-däv*, *-täv* et accusatif en *-di*, *-ti* dans les mêmes conditions qu'en kirghiz: *quγusqandï* 'courroie de la croupière' (acc.); *batirdäv* 'd'un héros'; 3° une quantité de mots caractéristiques que le lexique de Radloff n'indique qu'en kirghiz.

Les villages cités—avec la population desquels je n'ai pas eu le temps de faire plus amplement connaissance—semblent représenter, tant au point de vue linguistique qu'ethnographique, un groupe particulièrement intéressant. Parmi les spécimens linguistiques, j'ai noté des fragments de poésie épique, qui font partie du cycle lié au héros *želkildäk*, et dont nous trouvons aussi des passages dans les *Образы* de Radloff<sup>1)</sup>.

Les villages tatares diffèrent des villages turcs par leur aspect général et par quantité de détails. Ils sont en général plus civilisés, autant en ce qui concerne l'agriculture, que la façon de construire les maisons, d'apprêter les aliments, le costume des habitants etc. L'eau souterraine se trouve à une très grande profondeur<sup>2)</sup>, aussi est-il très difficile et très coûteux de creuser un puits; la manipulation de cordes, longues parfois de quelques dizaines de mètres, exige des installations spéciales, que la technique rurale fait de diverses façons. La nomenclature, touchant la culture technique chez les Tatares et les Turcs, présente aussi beaucoup de différences. Cependant, même dans le domaine de la culture spirituelle, il y aurait à noter beaucoup de détails différents. Ainsi, pour ne mentionner qu'un seul détail, la musique turque en Dobroudja, ainsi qu'en Anatolie, se compose en général d'une clarinette (*zurna*) et d'un grand tambour (*daul*), couvert de peau des deux côtés. Par contre, l'orchestre tatar se compose de trois instruments: 1<sup>o</sup> *darbuka*<sup>3)</sup>, un tambour d'argile couvert de peau d'un seul côté, 2<sup>o</sup> *dare*<sup>4)</sup>, un tambourin, composé d'un cerceau plat en bois, couvert d'un côté de peau, avec trois petits ronds de métal qui résonnent lorsqu'on frappe sur la peau ou que l'on agite l'instrument, 3<sup>o</sup>

<sup>1)</sup> Vol. III, p. 101—119.

<sup>2)</sup> La profondeur des puits de la Dobroudja a déjà attiré l'attention d'Evlja Čelebi: vol. III p. 357.

<sup>3)</sup> De l'arabe *darbuka* ou *darabukka*, cf. Dozy, *Supplément aux dictionnaires arabes* s. v. Cet instrument est très répandu en Afrique du nord (cf. E. W. Lane, *Manners and Customs of the Modern Egyptians*, London 1895, p. 374, avec deux illustrations). Il est signalé aussi en Asie Mineure (Sadi Yaver Ataman, *Anadolu halk sazları*, Istanbul 1938, p. 19/20) et en Perse.

<sup>4)</sup> De l'arabe *dā'iratun*.

*zilli maşa*, des pincettes de fer, dont les extrémités sont garnies de petits ronds de fer ou de bronze, fixés largement, et qui résonnent lorsqu'on serre les pincettes.

Les Gagaouzes sont le dernier élément de la Dobroudja dont nous nous occuperons ici. Bien que leurs anciennes demeures, dont ils émigrèrent relativement tard, car surtout au cours du XIX-e siècle, vers la Bessarabie, soient situées en Dobroudja au bord de la Mer Noire, nous en savons beaucoup moins sur les Gagaouzes de Dobroudja que sur ceux de Bessarabie. Cela vient de ce qu'ils ne constituent qu'un groupe très peu nombreux en Dobroudja. La petite ville de Cavarna, à 25 km. à l'est de Balčik, peut être considérée comme leur centre, ainsi que le village presque entièrement gagaouze de Gâur Sūjütčük, à 5 km. à l'est de Cavarna, près du Cap Caliacra. Nous avons sans aucun doute affaire au même élément ethnique que celui que nous rencontrons dans les villages au nord de Varna, sur le territoire bulgare. Les Gagaouzes se montrent très résistants à toutes les influences tendant à les dénationaliser. Ils ont résisté à la forte pression du clergé grec et du clergé bulgare. Aujourd'hui, la conscience nationale devient de plus en plus forte chez eux, ce dont nous voyons la preuve dans la littérature gagaouze en écriture latine suivant les principes de l'orthographe roumaine, et qui paraît à Chişinău; nous y trouvons, entre autres, l'histoire des Gagaouzes de Bessarabie de Mihail Ciachir, intitulée *Besarabiealâ Gagauzlarân Istorieasâ* (Chişinău 1934) qui traite des Gagaouzes comme d'une nation à part<sup>1)</sup>.

Il résulte de cette brève revue—que j'ai dû faire entrer dans les cadres d'une communication d'une demi-heure—que la Dobroudja présente, aussi bien pour un turcologue que pour

<sup>1)</sup> Je profite de l'occasion pour citer aussi les autres produits littéraires de M. Čakir édités ces dernières années. Ce sont: 1) *Bizim Saabimizin İsus Hristosun Ai (aiozlu) Evanghelieasâ, hani Apostol Matfeidean eazâea ghecilmiş* (= *Gagauzlarân popular Bibliotecasâ* Nr 1) sans indication du lieu et de la date de l'impression; 2) *Dua chitabâ Gagauzlar icin* (= *Biblioteca Populară Găgăuză* Nr 30), Chişinău 1935; 3) *Ai (aiozlu) Evangheliea Marcudan*, Bucureşti 1935; 4) *Psaltir găgăuzcea- (tiurcea) Gagauzlar icin hem Tiurclear icin*, Chişinău 1936.

un islamisant, un matériel d'études des plus intéressants. Pour les raisons exposées au début, les éléments turcs en Dobroudja sont condamnés à disparaître complètement en un temps très court. D'où la nécessité pour la science européenne, d'organiser une action rapide, ayant pour but de préserver pour des études futures ce qui peut encore être sauvé. Il faudrait: d'une part établir l'inventaire des monuments du passé turc, encore nombreux et dispersés dans le pays, comme les mosquées, les couvents, les bains publics, les fontaines, les mausolées et les inscriptions qui les décorent, afin de sauvegarder de cette façon le matériel pour l'histoire locale; d'autre part, il faudrait donner une description topographique et ethnographique exacte des villages turcs et tatares; recueillir la plus grande quantité possible de spécimens du folklore et de langue, afin de fournir une base suffisante à l'étude de la langue au point de vue dialectologique. Les autorités roumaines, qui font preuve d'une grande compréhension pour les problèmes scientifiques liés à leur patrie, ne manqueraient certainement pas de prêter une aide efficace à de semblables recherches.

Pour terminer, je désirerais émettre, en rapport avec ma communication, la proposition suivante, en priant de la faire accepter:

Prenant en considération, d'une part la disparition rapide des éléments ethniques turcs des territoires de l'Europe du sud-est, en raison de l'émigration,—d'autre part, la grande importance de ces éléments pour l'étude du passé de ces pays, le XX<sup>ème</sup> Congrès International des Orientalistes estime que l'étude de ce qui reste de la culture turque sur ces territoires est, au point de vue historique, ethnographique et dialectologique, un problème scientifique des plus urgents; il s'adresse aux spécialistes et aux institutions scientifiques des états balkaniques, en les priant de bien vouloir venir en aide à ces recherches <sup>1)</sup>.

---

<sup>1)</sup> Cette proposition a été acceptée à l'unanimité par le Congrès le 10 septembre 1938, dans la séance de clôture.